

Innové peut-il s'interdire de transgresser ?

Can Innovating Refrain from Transgressing?

Emmanuel Fournier

Sorbonne Université - Faculté de Médecine - Pitié-Salpêtrière - Département d'Éthique, Paris.

Résumé

Innové pose toujours problème - en chirurgie comme ailleurs - et ne manque jamais de susciter de légitimes résistances. Car innové, c'est transgresser. Ne serait-ce que les préjugés et les habitudes sécurisantes. Mais c'est surtout transgresser les usages. Pourquoi se l'interdirait-on ? Par respect de normes conservatrices, de savoirs et de pouvoirs qui nous refusent des possibilités autres que celles que le sort et les usages nous réservent ? Innové, c'est avant tout reconnaître l'insuffisance des solutions existantes et ne pas s'en satisfaire. C'est inventer, essayer, porter au jour des possibilités nouvelles et donc transgresser les pratiques et les institutions qui se sont bâties en disciplines autour des solutions insuffisantes.

Innové et transgresser, c'est à quoi est tenue la philosophie - comme la chirurgie, les sciences ou l'art - toujours exposée à s'enfermer dans ce qu'elle dit et à se mettre ainsi en contradiction avec son projet originel : penser, libérer. Pouvons-nous considérer que les noms, les concepts et les théories que nous forgeons nous disent ce qui est, comment être et comment vivre ? On voudrait pouvoir penser, être et vivre d'une manière qui ne nous installe pas dans une solution arrêtée avant même que nous fassions quoi que ce soit. Ne faut-il pas revenir sur nos méthodes ? Exciser les noms nécrosés, aviver les phrases fibrosées, libérer les textes ankylosés, suturer les pensées disjointes, revasculariser les idées déshabitées. Bref, agir, mettre les mains dans la langue pour rendre à la pensée ses fonctions, sa mobilité : être, vivre et penser en acte.

Mots-clés

- ◆ Innovation
- ◆ Transgression
- ◆ Chirurgie
- ◆ Philosophie
- ◆ Éthique
- ◆ Greffe

Abstract

Innovating is always a problem - in surgery as elsewhere - and never fails to arouse legitimate resistance. Because to innovate is to transgress. If only prejudices and reassuring habits. But above all, it is to transgress customs. Why would we forbid ourselves? Out of respect for conservative standards, knowledge and powers that deny us possibilities other than those that fate and uses reserve for us? To innovate is above all to recognize the insufficiency of existing solutions and not to be satisfied with them. It means inventing, trying, bringing to light new possibilities and therefore transgressing the practices and institutions that have been built in disciplines around insufficient solutions.

To innovate and transgress, this is what philosophy - like surgery, the sciences or art - is bound to do - always exposed to locking itself into what it says and thus putting itself in contradiction with its original project: to think, to free. Can we take the names, concepts and theories that we forge tell us what is, how to be and how to live? We would like to be able to think, be and live in a way that does not settle us into a fixed solution before we even do anything. Should we not go back on our methods? Excise necrotic names, revive fibrotic sentences, free stiffened texts, suture disjointed thoughts, revascularize uninhabited ideas. In short, to act, to put our hands in the language to restore thought to its functions, its mobility: to be, to live and to think in action.

Keywords

- ◆ Innovation
- ◆ Transgression
- ◆ Surgery
- ◆ Philosophy
- ◆ Medical ethics
- ◆ Graft

Correspondance

Emmanuel Fournier - Professeur à Sorbonne Université, responsable du Département d'éthique

Sorbonne Université - Faculté de Médecine - Pitié-Salpêtrière - Département d'Éthique 91, bd de l'Hôpital 75013 Paris.

E-mail : emmanuel.fournier@sorbonne-universite.fr

Introduction, remerciements, liens d'intérêt

Le cœur et les usages, mais le premier bien plus que les seconds, veulent que je prenne quelques minutes du temps et de l'attention que vous avez la bienveillance de m'accorder, pour vous remercier profondément de m'avoir invité à participer aux réflexions de votre assemblée en hommage à Jean-Michel Dubernard. Je crains que, trop usés, les mots ne soient insuffisants pour vous exprimer ma reconnaissance et pour lui dire mon admiration, l'une et l'autre singulières. J'espère seulement en trouver quelques-uns assez sensibles pour vous faire entendre qu'ils ne sont "pas que des mots" - à quel point je suis impressionné d'être là aujourd'hui devant vous - quelques mots assez clairvoyants pour saisir les raisons d'être ainsi touché. Certaines de ces raisons ont trait à la question d'innover que l'amitié de Bernard Devauchelle me demande d'aborder avec vous aujourd'hui et par laquelle il voudrait saluer l'œuvre novatrice de celui que vous appelez « Max » (1). Je devrais d'ailleurs entrer tout de suite dans le vif du sujet, car un hommage et des remerciements supposent déjà

d'innover, de s'y mouiller, s'ils veulent être autre chose que des rituels. Prenez donc, je vous prie, mes tentatives pour vous dire ma sincère gratitude comme une façon aussi d'introduire et de commencer ma réflexion, non de la reculer.

Paul Valéry, à une assemblée de chirurgiens, disait la conscience que la chirurgie lui faisait prendre de la futilité d'un travail sur les mots. Que vaut une occupation « toute intellectuelle, dont les productions ne sont sujettes à aucune vérification ni sanction par les faits » devant vous « qui pensez et agissez sous le contrôle perpétuel de vos actes » (2) ? Cette conscience se doublait chez Paul Valéry d'un sentiment d'illégitimité lié à son inexpérience totale en matière d'actes chirurgicaux. N'est-il pas embarrassant pour un homme sans expérience d'aller parler de chirurgie à ceux qui la pratiquent, qui agissent, et qui ont l'humilité de se soumettre au jugement des personnes sur lesquelles ils portent réellement la main ?

Vous comprendrez dans ces conditions que je n'ai pas de mal à reconnaître en moi, décuplés, les sentiments de Paul Valéry à paraître en philosophe devant des chirurgiennes et des chirurgiens. Si lui, déclare son insuffisance, quelle insignifiance devrais-je déclarer, moi ? Et ce qui aggrave aussi mon émoi et mon embarras de m'adresser à vous, c'est de ne pas pouvoir me prévaloir de la même innocence que lui, étant né dans la chirurgie, mon père m'y ayant initié très tôt et m'ayant amené à réaliser très jeune quelques interventions en premier de cordée.

Je ne fais pas ces déclarations pour me vanter maladroitement devant vous, mais d'abord parce qu'il est courtois de se présenter et "éthiquement correct" de déclarer ses liens d'intérêt, en l'occurrence ces liens sont d'affection, celle que j'ai pour la chirurgie ; ensuite parce que je ne peux pas parler en ce lieu sans évoquer la mémoire de mon père ; enfin et surtout pour vous convaincre de la conscience aiguë que ces expériences chirurgicales de jeunesse me donnent de mon incompetence chirurgicale. Celui qui ne connaît rien d'un domaine peut sans doute imaginer mais non pas mesurer l'ignorance réelle qu'il en a. Aussi modestes aient-elles été, mes expériences passées sont amplement suffisantes pour que j'apprécie l'étendue de mon illégitimité et les risques que je prends aujourd'hui à tourner la suite de ce discours vers le monde dont la chirurgie, il y a tout juste 40 ans, n'a finalement pas réussi à me détourner. Celui de la philosophie et du dessin, avec lequel je suis venu, à défaut de naître dedans, qui m'appelait plus fort et de plus loin encore que ne le faisait la chirurgie, bien qu'avec beaucoup moins de promesses d'utilité ou de réussite, voire même avec de bonnes assurances d'inutilité et de non reconnaissance - mon père me le prédisait. Un monde intellectuel certes, un monde tout de verbes, de traits et de vents sans doute, un domaine d'ombres dirait Paul Valéry, mais un domaine dont je voudrais pourtant vous montrer qu'il est - comme la chirurgie, bien que tout autrement - le domaine de la main et de l'acte, un domaine propice pour réfléchir à ce que veut dire innover, et, qui sait ?, un domaine qui ne serait pas sans la moindre utilité, quoique d'une autre manière que la chirurgie. Je parlerai de l'une à travers l'autre.

Innover, donc dépasser et transgresser

En relisant le Discours aux chirurgiens, on peut se demander si, sous les aveux de modestie de Paul Valéry et ses témoignages de courtoisie envers son auditoire, ne se jouait pas autre chose. Si en même temps, ne cherchait pas à se libérer un questionnement et un regard sur la chirurgie qui pourraient être d'autant plus nouveaux qu'ils seraient dégagés de servitudes à l'égard de celle-ci. Reconnaître notre futilité et notre illégitimité n'est-ce pas une manière de nous affranchir de liens trop serrés pour permettre l'innovation ? N'avoir pas de bien, de titre ou de pouvoir à défendre, pas d'obligation ni de compte à rendre, pas de règle à respecter, ni de maître ou de passé à honorer, ne rend-il pas plus facile d'oser ? Peut-être que pour oser faire autrement, il faut être extérieur aux pratiques usuelles.

Du moins peut-on se le dire pour s'y exhorter mentalement. L'idée de n'être tenu à rien, de ne rien devoir, de ne rien valoir a une vertu d'encouragement qui n'est pas à rejeter, mais de fait, nous ne partons pas de rien, nous ne sommes pas sans liens ni dettes. Innover, ce n'est pas toujours créer ex nihilo. Nous n'avons généralement pas à innover dans un domaine que nous appréhenderions de l'extérieur et dont une intuition géniale nous donnerait d'emblée une vision supérieure, mais dans un milieu où nous sommes immergés et que nous voulons rendre moins insatisfaisant. Ce qu'il faut pour innover, c'est non pas nier les avoirs et les devoirs qui pèsent sur nous, mais plutôt les dépasser ou les retourner, d'obstacles en bras de levier. C'est ce que nous disent nos encouragements : nous ne sommes pas obligés de croire immuables les conditions qui s'exercent sur nous ni de faire de nos dettes des redevances éternelles. Nous pouvons nous appuyer sur les unes et les autres - fussent-elles de peu de consistance - sans en faire des entraves, au contraire. Et nous ne sommes pas forcés de restreindre nos visées à des objectifs, des règles et des critères d'évaluation préétablis. Ce à quoi nous encourager, c'est à alléger le poids supposé de nos devoirs, à desserrer nos contraintes ou les représentations paralysantes que nous nous en faisons, et à surmonter ce qui se croit établi de façon définitive, universelle ou unique.

Il y a fort à faire. Innover pose toujours problème - en chirurgie comme ailleurs - et ne manque jamais de susciter de légitimes résistances. D'abord parce que des problèmes pratiques et des risques se profilent. Que ce soit greffer une main, puis deux mains, ou bien pratiquer la première ascension d'un pic, puis ouvrir une voie Nord, ou encore concevoir un nouveau langage, puis un autre, dans tous les cas, ça ne s'était jamais fait, ça pouvait ne pas marcher pour des raisons qu'on ignorait, qu'on pouvait légitimement craindre et au-devant desquelles l'acte faisait aller. Il a fallu essayer. Certains risques pouvaient être mesurés et assumés, pris en connaissance de cause, après avoir rassemblé toutes les conditions raisonnables pour les surmonter. Mais d'autres risques restent inconnus, il faut accepter de les découvrir en chemin et d'avoir à improviser. Cela peut effrayer ou rendre hésitants certains tempéraments.

Cependant, les risques pratiques et les appréhensions qu'ils engendrent ne sont pas les seuls obstacles à l'innovation. Les plus sérieux sont d'ordre mental ou éthique. Car innover, c'est transgresser. Ne serait-ce que les préjugés et les principes d'une éthique précautionneuse et fataliste. Comment essayer de nouvelles méthodes, de nouveaux langages, comment secouer les liens qui entravent, si l'on met en avant le principe de précaution ou la prévention des dangers et si l'on considère ce qui est comme le fruit du destin ou d'une histoire achevée, ne pouvant être autrement ?

(Remarque - Vivre, est-ce accepter tout ce qui arrive, se contenter du médiocre : ce qu'on appelle "être philosophe", "fataliste" ou "résilient" ? Ou bien est-ce refuser de vivre dans des conditions insatisfaisantes, estimant que « ça ne vaut pas le coup de vivre comme ça », est-ce partir explorer des conditions ou des possibilités nouvelles, voulant vivre et penser fort et autrement, fût-ce avec trois fois rien ?)

Mais c'est surtout transgresser les usages et les habitudes sécurisantes. Comment innover et porter au jour des possibilités alternatives sans bousculer les habitudes construites autour des solutions existantes et sans trahir ce que l'on a appris ? Changer inquiète. L'apparition d'une nouvelle pratique, d'un nouveau langage ou d'une nouvelle pensée est perçue comme une menace par ceux qui ont eu du mal à acquérir une forme de pratique, de langage ou de pensée, et qui s'identifient à

l'effort qu'ils ont faits pour y parvenir. De là pour certains le besoin de se recroqueviller sur des pratiques qu'ils voudraient immuables et sur des principes éthiques édifés pour préserver un état de l'art idéalisé. L'écrivain Hermann Hesse disait que le craintif (en vérité, il disait : le bourgeois) place « un gardien, une conscience, une morale, une police entre son âme et lui, et n'approuve rien de ce qui sort directement de cet abîme sans que cette autorité ne l'ait d'abord estampillé. L'artiste, lui, ne se méfie pas de ce pays intérieur, mais justement de ces autorités frontalières » (3).

Pourquoi innover ? Pourquoi se l'interdire ?

Peut-on s'interdire de transgresser et d'innover ? Pourquoi le ferait-on, pourquoi se l'interdirait-on ? Par égard aux règles et aux institutions qui se sont élaborées à force de travail, d'intelligence et d'expérience ? Par peur d'être banni du groupe ou du milieu auquel on appartient ou duquel on voudrait être reconnu ? Par respect de l'éthique et de ce qu'elle protège ? (4) Mais quelle éthique et qui ou quoi protège-t-elle ? Quelles personnes, quelles choses, quelles conditions de l'art, ou plutôt quelles idées de celles-ci ? Peut-on s'en tenir à une éthique déferente, garante de normes conservatrices, de savoirs et de pouvoirs qui nous refusent des possibilités autres que celles que le sort et les usages nous réservent ?

Il y a un fond de fatalisme et surtout de pessimisme et de méchanceté à maintenir les personnes, les choses et les arts dans leur état, sous prétexte de ne pas leur faire courir de dangers, et afin surtout de ne pas prendre soi-même de risques. S'il est humain et louable de s'apitoyer, il n'est pas toujours inutile de se demander sur qui ou sur quoi et pour quelles raisons. Je pense à celles et ceux qui font les frais d'entreprises risquées et aventureuses, mais je pense aussi à toutes celles et ceux dont les malheurs et les défauts n'ont pas reçu de solution, ou pas de solution satisfaisante, et qui sont restés dans leur état malheureux.

Brève parenthèse : cette critique qui peut être faite à l'éthique dans sa prétention à protéger les personnes est familière à la chirurgie, me semble-t-il. Par nature, et sans même évoquer ses pratiques innovantes, dans le geste même de porter la main sur les maux d'autrui, la chirurgie est transgressive pour une éthique qui pose dans son principe premier le respect de l'intégrité des corps. Dès la première incision, il y aurait atteinte à la personne. À mon sens, ce n'est pas que la chirurgie soit non éthique et qu'elle viole les personnes. Au contraire, les réponses pratiques que la chirurgie apporte aux problèmes concrets des gens, le soin attentif et actif qu'elle prend des personnes réelles, devraient amener l'éthique à s'interroger sur sa maladresse à protéger une idée de personne abstraite. Pour clore cette parenthèse, il faudrait noter que la chirurgie est non seulement transgressive, mais, par nature aussi, novatrice, car personnalisée, devant adapter ses pratiques à l'anatomie de chaque personne, toujours nouvelle, et à des cas particuliers qui appellent parfois des solutions inédites ou improvisées.

De ce point de vue, ce qui est coupable, c'est le refus de chercher des techniques innovantes adaptées à chaque personne ; ce sont les fausses raisons qu'on se donne pour s'éviter de penser, de chercher mieux et d'affronter les risques. L'éthique bien comprise devrait mettre au service de l'innovation sa "sensibilité" aux personnes et sa connaissance de l'incroyable diversité de leurs points de vue. Ce qui serait non éthique, ce serait de ne pas oser et de ne pas transgresser, de n'avoir pas d'autre ambition ni perspective que de perpétuer des idées reçues et de protéger des règles qui nous condamnent aux solutions communes.

Les esprits étroits n'imaginent pas qu'on puisse innover autrement que par intérêt personnel, vaine avidité de gloire ou quête de reconnaissance. Ce sont leurs perspectives, étroites. Mais innover, ce n'est pas céder à un activisme empressé d'exploit, c'est avant tout reconnaître l'insuffisance des solutions existantes et ne pas s'en satisfaire. C'est inventer, essayer, porter au jour des possibilités nouvelles et donc transgresser les pratiques et les institutions qui se sont bâties en disciplines (ou en procédures de normalisation et de contrôle) autour des solutions insuffisantes.

(Remarque - Pour autant, la transgression ne saurait devenir un principe. Cela signifierait se laisser déterminer - à l'envers certes - mais se laisser déterminer néanmoins par ce à quoi l'on voudrait échapper - s'y subordonner. D'ailleurs, il n'est pas toujours nécessaire d'innover. Parfois les solutions communes sont parfaitement adaptées.)

Il se peut que, dans toute innovation, se mêlent des intérêts personnels comme dans toute entreprise humaine et peut-être ces intérêts aident-ils à l'audace, mais ils n'en sont ni l'âme ni le ressort. Il n'a pas été suffisamment souligné que l'innovation procédait d'une insatisfaction, d'un refus ou d'une révolte vis-à-vis de l'existant, c'est-à-dire d'une hypersensibilité à ce qui ne va pas et d'une souffrance particulière à le supporter. Marre de l'insuffisant et d'en souffrir. Marre de répéter les solutions qu'on sait mauvaises. Marre des coutumes qui se contentent de l'insuffisance et s'y enferment, s'y reconnaissent et s'y identifient. Ceci dit, si l'on innove avant tout par refus de désespérer de l'existant, on le fait aussi - il faut le reconnaître - par surabondance d'idées nouvelles et d'aspirations : non tant par envie de transgresser et d'aller de travers (parce qu'en outre, on en a marre du pareil, marre du même, et parce que, si c'est interdit, c'est que c'est intéressant, qu'il se cache des possibilités réprouvées, des intérêts défendus), que par croyance que « ça pourrait marcher », par confiance dans l'Imaginé et l'Inconnu. Des élans que les esprits conformistes ne connaissent pas. Pourtant, si chacun de nous aspire à faire comme les autres, par esprit grégaire ou par une sorte de soif d'humanité, chacun aspire aussi à se dépasser.

Alors nous inventons de nouvelles méthodes, d'autres solutions, de sorte à disposer d'une palette élargie de possibilités et à pouvoir choisir, le moment venu, celle qui sera la meilleure pour chaque cas particulier, en pesant soigneusement les indications respectives.

Innover et transgresser : le sort de la philosophie

Innover et transgresser, c'est à quoi est tenue la philosophie - comme la chirurgie, les sciences ou l'art. D'abord parce qu'il y a matière à insatisfaction en philosophie, ou plus précisément nécessité de dépasser les naïves satisfactions qui nous envahissent aussitôt que nous nous mettons à penser (5). Nous nous émerveillons des mots qui nous viennent, des noms, des concepts et des théories que nous forgeons, comme s'ils nous disaient ce qui est, qui nous sommes et où nous allons, comment être et comment vivre. Mais ne le disent-ils pas trop et ne disent-ils pas autre chose ? Ces noms et ces concepts sur lesquels nous nous appuyons ne pensent-ils pas d'avance et à notre place ? Certes, ils peuvent répondre à notre besoin d'assurances - nous pouvons croire ce que nous disons avec eux -, mais ne disent-ils pas les choses générales et convenues que nous demandons à la langue et à la grammaire de dire ? Ne manquent-ils pas d'interroger les situations particulières, faute de laisser s'exprimer ce qui demande plus d'écoute et de retenue ? (Celui qui accepte une forme n'accepte-t-il pas

aussi un contenu, des conditions et des références implicites, philosophiques, historiques ou socioculturelles, infiltrées dans la forme et qui peuvent entraver son devenir ?) De fait, la philosophie est toujours exposée à croire ce qu'elle dit, à s'y enfermer et à se mettre en contradiction avec son projet originel : douter, penser, faire penser, libérer, créer... Si nous voulons pouvoir être et vivre d'une manière qui ne nous installe pas dans une solution arrêtée avant même que nous fassions quoi que ce soit, ne faut-il pas revenir sur notre façon même de dire et de penser ce qui est ?

Pouvons-nous être à l'aise avec des méthodes et une langue où l'on parle d'êtres et de choses comme s'ils étaient, alors qu'ils sont seulement supposés par les noms qui les désignent et les usages qui les corroborent ? Quand ils ne sont pas tout bonnement affabulés, construits à la demande au fur et à mesure que nos discours se déroulent ! Allons-nous nous contenter de nous fabriquer des prothèses ou de rapiécer nos interrogations en déplaçant dessus des lambeaux de pensées toutes faites ? Voulons-nous nous laisser emprisonner dans des pensées où nous ne nous reconnaissons pas ?

Leur échapper ne va pas de soi. La philosophie a aussi ses contrôleurs, ses éthiciens et ses lobbies, garants du savoir philosophique, des manières de faire académiques, des intérêts et des pouvoirs. Et la philosophie a aussi ses conformistes qui répètent les "bonnes manières" qu'ils ont apprises et qui craignent ce qui les menacerait. Mais ces contrôleurs et ces conformistes, ce sont d'abord nous-mêmes qui défendons nos habitudes de pensée, qui nous servons de notre grammaire pour garantir nos certitudes et qui faisons de nos philosophies des fauteuils confortables ou des prisons dont il nous est difficile de sortir ou même de voir les murs.

Si c'est chercher, être et vivre que nous voulons, alors il faut nous y prendre autrement. Innover, transgresser, bousculer la pensée dans ses habitudes. La faire boiter un peu, ou la faire courir de côté, pour l'encourager à se chercher. La former dans une langue nouvelle où elle se trouve en quelque sorte en langue étrangère - étrangère à elle-même. La situation n'est pas perdue, car si notre langue nous façonne, elle reste une matière vivante à façonner. Nous pouvons placer en elle une confiance supérieure, qui dépasse notre légitime défiance envers les usages normatifs qui en sont faits. Si les mots sont les tissus et les organes sur lesquels opère la philosophie, eh bien ! il faut pratiquer sur eux des exéreses, des plasties, des greffes : inciser les sentences, réséquer les noms trop bavards, retirer les attributs trop savants, extirper les déterminants trop définitifs ; dénuder les verbes, exciser les concepts nécrosés, débrider les phrases fibrosées, libérer les textes ankylosés ; aviver infinitifs et participes, greffer des conjonctions et compléments, rapprocher et suturer les pensées disjointes, revasculariser et réinnover les idées déshabitées.

Bref, agir. Mettre les mains dans la langue pour remettre la pensée en mouvement, lui rendre ses fonctions, sa mobilité, en rendre l'usage : être, vivre et penser en acte. Sembler vouloir démolir, vouloir outrager. Pourtant ne faire qu'innover et essayer : seulement, essayer de faire être autrement, essayer de dire de sorte à inciter. Prenons nos gants de chirurgie. Provoquons la pensée à défaut de vouloir se substituer à elle. Incitons-la au lieu de chercher à la saisir. Libérons-la, faisons-la être, plutôt que la dire. À nous de jouer, de penser personnellement. Donnons-nous une place active et à l'écoute.

Il y a eu et il y aura beaucoup de noms et de concepts en philosophie, beaucoup de théories. Beaucoup de jargons taillés sur mesure aussi, et je n'ai pas pu éviter d'en rajouter, fût-ce en procédant à des soustractions et des allègements, des curages et des drainages (6). Le recours à de nouvelles façons de faire la philosophie vise à apporter un contre-point qui n'exclut pas les anciennes manières, qui ne les remplace pas plus qu'une œuvre d'art ou un dessin en efface d'autres, mais qui peut donner de l'air lorsque les chemins conceptuels deviennent trop encombrés et trop décalés de nos préoccupations.

Conclusion - Agir et se fragiliser

Innover, c'est avant tout permettre d'exister à ce qui n'existait pas, et accessoirement et inévitablement transgresser. Ce qui se cherche dans l'innovation - en philosophie comme en chirurgie -, c'est une sorte de chemin de traverse, une manière d'être et d'aller différente, destinée non à balayer le reste, mais à l'éclairer autrement, à ouvrir des horizons nouveaux et à libérer des possibilités inconnues. Quitte à renouveler les problèmes et les façons de voir.

Ne devons-nous pas revenir sur les idées que nous nous faisons de ce sur quoi nous allons porter la main ; réviser les préjugés que nous entretenons sur ce que toléreraient la Vie, la Nature, l'Humanité, la Pensée... et finalement renforcer nos confiances en elles ? Moyennant coup de main, un homme peut, non pas peut-être faire totalement siennes les mains offertes par un autre, mais se les approprier, en faire son affaire et vivre avec. Un autre petit coup de main peut donner à la pensée, non pas peut-être l'assurance de se produire, mais un champ où se déployer sans d'emblée se condamner.

Cependant, innover, c'est peut-être aussi nous révéler quelque chose de nous que nous ne connaissons pas. Solliciter une sorte de réserve d'indétermination en nous. Donner la parole - dans le geste même où nous nous mettons en position active et où nous nous exposons - à ce qu'il y a d'incertain et d'indéterminé dans notre condition. Mettre nos verbes en pratique, en action, nous confier à nos mains, et en même temps aller au-devant de notre fragilité, une fragilité qui recèle peut-être plus de possible que nos assurances.

Références

1. Dubernard JM. La greffe de membre : du rêve à la réalité. In Boulanger JC, Laude M, Petit J, Safavian AA, eds. Plus tôt que la vie, plutôt que la mort. Actes des 2èmes Journées pédagogiques d'Éthique médicale d'Amiens. London : John Libbey - Eurotext ; 2001:133-143.
2. Valéry P. Discours aux chirurgiens, 1938. In Œuvres. Paris : Éditions Gallimard, La Pléiade ; 1957:907-923.
3. Hesse H. Le langage, 1918. In Le métier d'écrivain. Paris : Éditions Payot & Rivages ; 2021:15-24.
4. Le Clinche-Piel M. Éthiques et pratiques en innovation chirurgicale : le cas de la greffe du visage. Sciences Sociales et Santé. 2013;31:59-85.
5. Fournier E. L'infinitif des pensées. Paris : Éditions de l'éclat, 2000:9-14.
6. Fournier E. Être à être. Paris : Éditions de l'éclat ; 2021:7-17.